

IRAM

Fonds documentaire numérisé

Auteur : MARTY, André

Titre : Avant propos, Introduction et Première partie,
In Une approche de la classification sociale en milieu rural sahélien, brochure n°50, pp. 1-21

Editeur : AMIRA, Paris

Date : 1986

AVANT - PROPOS

Le texte qu'on va lire apporte une contribution de grande qualité à l'étude de la catégorisation sociale en milieu rural africain.

Il n'est pas inutile de rappeler que le groupe AMIRA s'intéresse depuis longtemps à cette question non par goût inné pour la posture sociologique, ni par complaisance immodérée pour la théorie des nomenclatures, mais pour de solides raisons, les unes immédiates, les autres plus fondamentales.

Les raisons immédiates de réfléchir à la catégorisation sociale, A. MARTY les résume lui-même avec clarté. L'histoire d'une société, c'est-à-dire la suite de ses transformations, consiste pour l'essentiel en différenciations renouvelées. Groupes et sous-groupes prennent de la consistance, s'affirment, coexistent, coopèrent, entrent en conflit, s'effacent, disparaissent, pour renaître sous d'autres formes. Il est bien sûr souhaitable que les dénombrements statistiques tiennent compte de ces clivages et nous informent sur la place occupée par chaque groupe. De même, pour analyser les effets d'une opération de développement, il faut savoir quelles catégories de personnes en tirent bénéfice, quelles autres se trouvent lésées ou gênées, quelles autres enfin demeurent à l'écart du mouvement créé.

On peut aller plus loin. Reconnaître, énumérer les groupes qui composent ensemble une société donnée, c'est aussi, en dernière analyse, chercher à savoir qui contrôle la production et l'affectation du surplus de biens résultant de la division du travail. "Toujours dans l'ensemble, écrit G. BATAILLE, une société produit plus qu'il n'est nécessaire à sa subsistance, elle dispose d'un excédent. C'est précisément l'usage qu'elle en fait qui la détermine : le surplus est la cause de l'agitation, des changements de structure et de toute l'histoire" (1). Ce que montre toute l'histoire, précisément, c'est que le surplus tend à être accaparé, dissipé, employé, investi par une ou plusieurs catégories sociales bien précises.

C'est donc pour connaître le devenir du surplus que l'on cherche à connaître les gens qui le produisent et surtout qui s'en emparent. Et c'est à cette tâche jamais achevée que veulent contribuer la plupart des textes publiés par le groupe AMIRA, celui d'A. MARTY tout particulièrement.

Philippe COUTY

(1) G. BATAILLE : La part maudite, Paris, Editions de Minuit, 1967, p. 143.

S O M M A I R E

=====

PRESENTATION DU GROUPE AMIRA EN FIN DE BROCHURE

	Page
INTRODUCTION	3
I) LA DIFFERENCIATION ENONCEE	5
A) Du vocabulaire à l'analyse des "discours"	6
1) Le repérage du vocabulaire	6
a) Les aspects résidentiels	6
b) La parenté	7
c) Les hiérarchies sociales traditionnelles	7
d) L'organisation politique traditionnelle et actuelle	10
e) Les relations avec l'extérieur	12
2) L'analyse des "discours" paysans ou autres	13
B) Intérêt et limites	16
1) L'approche ethnologique	16
2) Les pièges du langage	19
II) LA DIFFERENCIATION ALTEREE	22
A) Formes sociales et variations historiques	22
1) Les formes de la production	23
a) Le foncier	23
b) Les formes du travail	26
c) L'orientation de la production	28
2) Les formes de l'échange	29
3) Les formes politique	30
4) Les formes de l'extorsion	32
B) Essai d'interprétation	34

III) LA DIFFERENCIATION MANIFESTEE	40
A) Le constat des réactions différenciées	40
1) Face à la sècheresse	40
a) Les différenciations à l'oeuvre	41
b) Remarques	42
2) Face aux innovations techniques	42
3) Face aux coopératives relancées	47
4) En résumé, sur les pratiques révélatrices...	50
B) Essai d'interprétation	51
1) L'asabiya et la tension interne	51
2) La crise ambiante et ses effets	54
IV) LA DIFFERENCIATION ELABOREE	58
A) Autour des principes de la classification	58
1) Quelle classification ?	59
2) Quels facteurs de différenciation ?	61
a) Le premier sous-système	62
b) Le deuxième sous-système	63
c) Le troisième sous-système	65
B) Une classification opérationnelle	66
1) Les catégories du premier sous-système	68
2) Les catégories du deuxième sous-système	75
3) Les catégories du troisième sous-système	77
CONCLUSION	80
BIBLIOGRAPHIE	82
PRESENTATION DU GROUPE ET DU RESEAU AMIRA	I à XII

I N T R O D U C T I O N

Concluant en Septembre 1981 une recherche du groupe AMIRA sur les indicateurs de transition, G. WINTER écrivait : "Les transformations des sociétés sont inséparables des processus de différenciation sociale."

La catégorisation sociale est donc reconnue comme la clé de voûte du dispositif d'investigation et la clé de lecture d'une interprétation historique. Cette pétition de principe a été soutenue et illustrée tout au long des travaux du Groupe mais l'analyse en ce domaine n'a pas été suffisamment poussée et les propositions méthodologiques font défaut. C'est donc désormais une des priorités du groupe AMIRA que de travailler sur le thème suivant : Comment construire des classifications sociales pouvant s'articuler aux pratiques statistiques et aux méthodes d'évaluation de projets actuelles tout en s'appuyant sur l'acquis des travaux historiques ou sociologiques?"¹

C'est à cette question précisément que s'attelle le présent travail. Mais d'emblée, face à une tâche aussi ambitieuse, déclarons qu'il ne s'agit pour le moment que d'un essai édifié à partir d'une expérience particulière vécue par son auteur qui, pendant sept années consécutives (1975-1982), a oeuvré comme assistant technique auprès des Directions Régionales de la Coopération de Gao et Tombouctou au Mali sur un programme de relance des coopératives existantes (d'éleveurs, d'agriculteurs, de pêcheurs) situées dans un milieu rural pluriethnique (sédentaires Songhay et Peuls, nomades Touaregs, Maures et Peuls). Cette intervention, sur financement ONG, a été conduite sur une très vaste aire géographique pour aider à la reconstitution

1) AMIRA. Etat des travaux sur les indicateurs de transition.
Paris.1983. p.314.

d'économies particulièrement frappées par la sécheresse de 1973. Elle se poursuit toujours avec pour objectif essentiel d'associer au maximum les divers types de ruraux concernés à la définition, à l'organisation et à l'évaluation des actions.

Un des problèmes, parmi les plus aigus, a été justement celui de mener un tel programme au sein de sociétés notoirement hiérarchisées et différenciées. Cette préoccupation a été de fait constante car liée étroitement à l'appréhension de leur devenir : comprendre quelque peu le mouvement social, c'est chercher à identifier ses diverses composantes et leur articulation, c'est étudier les variations des rapports sociaux et les contradictions entre groupes et sous-groupes, c'est s'efforcer de clarifier l'histoire en train de se faire.

C'est cette même préoccupation qui permet aujourd'hui de déboucher sur le présent essai. Celui-ci est bâti autour de quatre chapitres qui s'enchaînent de bout en bout :

- Le premier porte sur la différenciation telle qu'elle est parlée par les populations, à travers ce qu'il est convenu d'appeler les divers discours paysans. La démarche générale consiste donc à partir des classifications faites par les protagonistes eux-mêmes et d'apprécier à la fois l'intérêt et les limites de l'approche ethno-linguistique.

- Le deuxième vise l'histoire à travers essentiellement l'identification des principales transformations de la structure sociale depuis la fin de la période précoloniale et un essai d'interprétation synthétique du mouvement historique.

- Le troisième chapitre tente de retracer l'apport spécifique des pratiques vécues au sein des projets en matière de différenciation sociale. Quels sont les constats décelables dans un tel cadre et comment les interpréter en relation avec les apports précédents ?

- Enfin le dernier chapitre cherche sur la base des acquis successifs de la démarche à établir les critères à retenir et à construire une classification capable de rendre compte au mieux du devenir social différencié au sein du monde rural concerné.

I. LA DIFFERENCIATION ENONCEE

Toute société humaine est apte à se donner une certaine image d'elle-même, de son organisation et de ses divisions internes. Cette auto-production dans la pensée et le langage est une dimension de la réalité sociale que les sciences humaines ne peuvent aucunement minimiser. C'est précisément à l'appréhension de cette explicitation de la conscience qu'une société a d'elle-même que ce premier chapitre est consacré. Pour reprendre les formules de M. GODELIER, il s'agit de cerner "la part idéale du réel" dont la fonction est à la fois de "représenter, interpréter, organiser, légitimer" les rapports sociaux, autrement dit de "produire du sens" ¹.

On pourrait ajouter aussi qu'elle est d'organiser "le consentement" (idem p.205) à l'inégalité sociale. En effet, à la différence des sociétés dont P. CLASTRES a vanté les mécanismes égalitaires, celles de la zone sahélienne dont il est question ici (Touaregs, Songhay, Maures, Peuls) se déclarent ouvertement inégalitaires. J.P. OLIVIER DE SARDAN a sans aucun doute raison d'opposer cette "franchise" à la tentative de dissimulation propre à l'économie de marché : "le capitalisme cherche à masquer l'existence des classes, au nom d'une prétendue égalité devant le marché; l'esclavagisme songhay l'affirme au contraire, au nom d'une inégalité fondamentale des hommes. Le "self-made-man" est censé prouver qu'il n'y a pas de frontières entre les "catégories sociales"; l'esclave enrichi doit au contraire être renvoyé à son origine"². Nous verrons très vite que l'esclavage est loin d'être le seul élément de distinction entre les hommes du Sahel.

1) GODELIER M. L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés. Paris. Fayard. P.201.

2) OLIVIER DE SARDAN J.P. "Captifs ruraux et esclaves impériaux du Songhay" In : L'esclavage en Afrique précoloniale. Paris. Maspero. 1975. p.116. "L'esclave enrichi" est le célèbre Missakoulla llah qui a eu l'outrecuidance de se montrer très généreux en aumônes, qualité réservée en principe aux nobles et en premier à l'empereur Askya Daoud (XVI^e siècle).

L'attention va donc se concentrer dans un premier temps sur les outils d'explicitation de la différenciation sociale : repérage du vocabulaire employé mais aussi analyse des "discours" tenus sur ce thème. C'est dire l'importance attachée à l'ethno-linguistique qui apparaît comme une composante indispensable de la recherche en sciences sociales.

Cependant, celle-ci, à elle seule, ne peut traduire la totalité des rapports réels entre les hommes et par-delà sa marge certaine de validité, nous aurons, dans un deuxième temps, à nous préoccuper de ses propres limites.

A) DU VOCABULAIRE A L'ANALYSE DES "DISCOURS".

1) Le repérage du vocabulaire

Je ne pense pas devoir m'attarder sur l'intérêt de détenir l'inventaire le plus complet possible, dans chaque langue concernée, des mots exprimant les divers statuts sociaux¹. Dans la plupart des cas, ce travail a déjà été débroussaillé par les écrits ethnologiques mais il ne se présente pas toujours avec cette forme systématique que nous lui souhaitons ici. Aussi n'est-il pas inutile de préciser les domaines où un véritable balayage des mots peu ou prou usités paraît s'imposer pour prétendre disposer des outils de base de l'auto-caractérisation sociale. Cinq domaines me semblent ainsi utiles à explorer.

a) Les aspects résidentiels. Le décryptage de l'organisation sociale peut commencer par le recensement des formulations des divers niveaux d'occupation de l'espace en liaison avec la division du travail et la structuration des groupes concernés : par exemple depuis la case du hameau de culture jusqu'au village-marché en passant par la concession, le quartier, etc... ou encore depuis l'abri des bergers

 1) G. BELLONCLE insiste avec raison sur la nécessité pour les cadres chargés du développement rural "de se faire eux-mêmes"ethno-linguistes" et d'être aptes à traduire les concepts fondamentaux dans les langues maternelles et à relever le vocabulaire de base. Ainsi est-il amené à reprendre cette citation d'un botaniste reprise déjà par C. LEVI-STRAUSS dans La pensée sauvage (p.61) à propos des indiens Guarani : "Garder le souvenir des termes indigènes... n'est donc pas seulement un acte de piété et d'honnêteté, c'est aussi un devoir scientifique". Pour l'introduction des sciences sociales dans les programmes de formation des cadres supérieurs de l'Agriculture en P.V.D. Tiré à part. 1984. p.14.

sur les pâturages lointains jusqu'au groupe migratoire en transitant par la tente conjugale et le campement, etc... Par delà les mots usités, il s'agit chaque fois d'identifier les occupants respectifs et de voir leurs liens (parentaux, économiques, politiques) entre eux et avec les autres niveaux.

b) La parenté. Ce n'est pas un hasard si ce domaine a été très nettement privilégié par la recherche anthropologique. C'est dire qu'il occupe une place de choix dans l'identification sociale : "les rapports de parenté dans les sociétés primitives, écrit M. GODELIER,¹ ne traduisent pas seulement les règles du mariage mais celles de la résidence, de la propriété, de l'héritage, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux et économiques".

Il ne s'agit pas de faire exprimer aux rapports de parenté plus qu'ils ne sont en réalité dans les sociétés qui sont loin de se réduire à une simple organisation lignagère mais de rappeler que le dépistage de la nomenclature parentale est un moment incontournable de la recherche sociale². L'organisation socio-économique et politique ne se ramène pas uniquement à la parenté mais elle s'exprime bien souvent à travers les structures et les catégories de la parenté. Ce n'est pas pour rien que nombre d'auteurs ont déjà "épluché" abondamment les stratégies matrimoniales en vue de conquérir ou de conserver le pouvoir, ont évoqué la "parenté fictive" entre les anciens esclaves et leurs maîtres, entre les sujets et leurs chefs, ont passé au peigne fin les relations entre aînés et cadets, entre hommes et femmes, etc...

c) Les hiérarchies sociales traditionnelles. La nomenclature dans ce domaine est généralement bien connue. On la retrouve dans la plupart des travaux anthropologiques.

Un certain flottement y préside cependant quand il s'agit de les caractériser en Français : le débat entre spécialistes me paraissant loin d'être clos, il n'est pas toujours très clair s'il faut les désigner par les appellations controversées de castes, d'ordres ou de

1) GODELIER M. Sur les sociétés précapitalistes. Paris. Ed. Sociales. 1970. p.114.

2) Ainsi dans le projet de relance coopérative, des documents de terminologie de la parenté en Tamacheq et en Songhay ont été élaborés en Avril 1978 par la Direction Régionale de l'Alphabétisation Fonctionnelle et de la Linguistique Appliquée pour être commentés ensuite aux agents d'intervention.

classes. Pour ma part, je n'entrerais pas dans cette discussion, l'important ici étant de repérer le phénomène du classement social par la société concernée elle-même (bien souvent, d'ailleurs, celle-ci n'a pas de mot générique particulièrement significatif pour dénommer ces "catégories").

A titre d'exemple on peut citer cette présentation par J. CLAUZEL des structures sociales chez les Touaregs maliens¹:

Les Touaregs dans leur ensemble	Kel Tamacheq (ceux qui parlent la Tamacheq) Kel Tagyelmust (les voilés) Kel Tamenduk (les voilés)
Les hommes libres	Ilellan
Les hommes rouges	Imichwaghen
Les nobles guerriers	Imuchagh, imajeghen
Les plébéiens ou vassaux	Imghad
Les maraboutiques	Ineslemen (ceux de l'Islam)
Les lettrés musulmans	Alfaqiten
" " "	Kel elkettaben (ceux des livres)
Les métis	Iregyenaten
"	eretiyen
Les mulâtres	Ibughelliten
Les individus fixés dans un pays autre que celui d'origine	Imugyechen (les entrés, les agrégés, les intégrés)
Les noirs	Imikwalen Inezzefen
Les captifs ou esclaves	Ikklan
Les affranchis	Iderfan Ighewalen Ikklan en man nesen (esclaves d'eux-mêmes)
Les artisans	Ineden
Les griots	Igyewen

1) CLAUZEL J. "Les hiérarchies sociales en pays touareg". Trav. de l'hist. de Recherches sahariennes. T XXI (1er Sem 1962) pp. 120-175).

L'intérêt pour nous de cette liste réside non seulement dans le large éventail des catégories inventoriées mais surtout dans le fait que celles-ci sont toujours utilisées dans le langage courant. Cependant, il ne faudrait pas déduire de ce schéma une vision pyramidale trop simpliste avec des strates hermétiques les unes par rapport aux autres et s'emboîtant de façon mécanique et obligatoire dans le même ordre. En fait, ce dernier relève de critères différents.

Si les termes ainsi relevés font toujours partie du vocabulaire usité et servent à désigner soit des ensembles soit des groupes de lignages différents, ils ne sont pas les seuls à exprimer la différenciation sociale. En mettant l'accent sur l'ascendance, ils ont tendance à occulter, et cela de façon de plus en plus fréquente, d'autres formes de différenciation, économiques notamment. Autrefois, en effet, le fait d'être situé vers le haut de l'échelle sociale permettait d'accéder à la richesse, le contrôle de celle-ci étant subordonné au contrôle exercé par les membres de l'aristocratie sur les autres hommes (tributaires, dépendants divers, esclaves, etc...). Les chefs n'avaient pas comme premier objectif personnel l'accumulation individuelle des biens mais plutôt la reproduction élargie de leur tutelle sur les hommes. Aujourd'hui, nous le verrons, la situation n'est plus la même.

De telles remarques sont tout autant valables pour les autres groupes ethniques, sédentaires et nomades, au sein desquelles on retrouve une ossature similaire :

sociétés strates	Songhay	Peul	Maure	Touareg
Aristocrates "guerriers"	Borcin Arma- Songhay	Rimbe	Hassan	Imajeghen
"marabouti- ques"	Borcin Alfaga	Modi-babe	Tolba	Ineslemen
Tributaires dont affran- chis	Gabibi	Rimaŋbe	Harratin	Imghad
Forgerons et griots	Garassa	Waylbe Maabute	Haalemin Igawen	Ineden
Esclaves	Bania	Maçqube	Abid	Iklan

Toutes ces sociétés, sous des modalités certes différentes, à ne pas minimiser, n'en présentent pas moins une structuration hiérarchisée fondée sur les mêmes oppositions entre "nobles" et "plébéiens" (tributaires), entre maîtres et esclaves avec un statut très particulier reconnu partout aux forgerons et artisans. Le livre récent d'A.B. DIOP sur la société Wolof du Sénégal en est un brillant exemple¹.

Cependant, ces grandes divisions héritées du passé ne coïncident plus nécessairement aujourd'hui avec les nouvelles différenciations politiques et économiques en train de se forger.

d) L'organisation politique traditionnelle et actuelle

Il s'agit d'identifier les formes revêtues par le pouvoir politique ancien et moderne et les appellations correspondantes. Il arrive que des postes de responsabilité aient été supprimés lors de la période coloniale ou après les indépendances (chefferies de canton ou de tribu) mais il n'est pas rare que le titre ait survécu quitte à infléchir quelque peu sa signification d'autrefois.

L'appartenance des individus à tel village ou à telle fraction et donc à tel ou tel chef est aussi une façon de les caractériser et de les distinguer indépendamment des catégories qui viennent d'être évoquées plus haut.

Mais les postes de responsabilité ne se réduisent pas aux seuls postes de chefferie. On trouve également les organisations politiques (Parti) ou économiques (telles les coopératives) que les gens ont tendance à désigner en reprenant purement et simplement les mots de la langue officielle (le Français en l'occurrence). C'est ainsi que tout un vocabulaire nouveau, hétérogène à la culture locale, apparaît² au niveau de la caractérisation sociale.

En revanche, les anciens termes restent pour qualifier les postes de chefferie dont pourtant le contenu s'est profondément transformé. Ainsi les Songhay utilisent-ils les mots "amiiru"³, "bonkoyno"⁴. On

1) DIOP A.B. La société Wolof. Tradition et changement : les systèmes d'inégalité et de domination. Paris. Karthala. 1981. 360 p.

2) Dans le cadre du projet qui sert de référence, de nombreux efforts ont été déployés pour traduire les termes propres à l'univers coopératif (coopérative, Président, Vice-Président, ...), mais nous nous sommes heurtés le plus souvent à une fin de non recevoir, les gens préférant somme toute continuer à recourir à des notions étrangères pour qualifier des organisations ou des positions d'un type nouveau, introduites de l'extérieur.

3) OLIVIER DE SARDAN J.P. Concepts et conceptions Songhay-Zarma. Paris. Nubia. 1982. pp 32-33.

4) idem. pp 72-74.

peut même affirmer que ces titres s'appliquent à des situations de plus en plus nombreuses alors qu'autrefois ils étaient réservés à quelques rares individus. Il en est de même chez les Touaregs avec les appellations suivantes : "amenokal, amghar".

Il est curieux et à la fois intéressant de noter que le mot "talaka" servant à désigner dans les deux langues la notion de pauvre ait plutôt une connotation politique (absence de pouvoir) qu'économique (pénurie de biens)¹.

Quant à la division, au sein de l'aristocratie, entre "guerriers" et "maraboutiques", elle correspond généralement à une complémentarité des tâches dans la direction politique et idéologique. Ce sont là, en effet, bien souvent, les deux pôles dirigeants de la société traditionnelle. Tout en prenant soin, dans bien des cas, de s'affirmer différents, ils s'épaulent mutuellement. Ainsi l'observation des stratégies matrimoniales entre Touaregs guerriers (Imajeghen) et maraboutiques (Ineslemen KeI ESSOUK), les premiers donnant leurs femmes aux seconds sans que la réciproque soit vraie est un exemple éclairant d'alliance objective qui préserve de façon subtile l'originalité de chacun des deux groupes.

C'est l'occasion ici de souligner l'importance de l'Islam comme ciment idéologique et facteur de cohésion sociale. Et cela est d'autant plus vrai aujourd'hui que les valeurs culturelles des anciens guerriers sont en perte de vitesse : le vide ainsi créé est généralement comblé par la religion musulmane qui augmente d'autant sa capacité d'intégration et de gommage des contradictions internes à la société considérée.

1) OLIVIER DE SARDAN J.P. Concepts et conceptions Songhay-Zarma.
Paris. Nubia. 1982. pp. 348-350.

e) Les relations avec l'extérieur.

Il est toujours utile d'enregistrer la manière dont sont définis les autres groupes sociaux, au sein de la paysannerie (les autres ethnies) mais aussi les catégories extérieures au monde rural dont on sait qu'elles ne cessent de renforcer leur pression sur ce dernier (les agents de l'Etat, les commerçants, les gens des villes, etc...).

Nous nous contenterons de prendre ici un seul exemple : il porte précisément sur les manières dont sédentaires et nomades se désignent mutuellement. Dans une région essentiellement rurale et où cohabitent depuis des temps immémoriaux ces deux grands ensembles socio-professionnels, il est pertinent d'attacher de l'importance à ce type de relations :

Les sédentaires vus par les nomades Kel Tamacheq :

Ihatan	: les Songhay
Kel Aghrem	: les gens de la cité
Kel Igherman	: les gens des cités
Kel Ejarew	: les gens du fleuve
Kel Tidbey	: les gens des hameaux

Les nomades vus par les sédentaires Songhay :

Surgu borey	: les gens parlant le Tamacheq
Ganji borey	: les gens de la brousse (nomades) (1)
Hondu borey	: les gens des dunes (ceux qui ne sont pas au bord du fleuve).

1) Remarquons que les Songhay se désignent comme Koroboro (Koyra borey) c'est à dire "gens des villages".

Il ne s'agit là évidemment que de quelques brèves notations permettant de montrer la richesse du vocabulaire et des expressions employées à propos de la caractérisation sociale entre groupes différents.

Ce qu'il importe de retenir par dessus tout de ce passage en revue des cinq domaines rapidement inventoriés, c'est une conscience très nette au sein de toutes les sociétés ici concernées d'une différenciation extrêmement poussée. Les distinctions sociales opérées peuvent certes traduire de simples différences (lignagères, géographiques) quand il s'agit de la même catégorie sociale mais le plus souvent elles tendent à marquer implicitement des oppositions. S'affirmer de tel groupe, c'est reconnaître du même coup son appartenance à un ensemble plus vaste profondément inégalitaire et dont on peut être, selon les cas, soit bénéficiaire, soit victime. Repérer le vocabulaire de base nous aide ainsi à pénétrer dans l'analyse des discours tenus sur l'inégalité entre les hommes.

2) L'analyse des "discours" paysans ou autres.

La détention du vocabulaire n'est donc qu'un premier pas pour pénétrer la manière ou les manières dont les sociétés se représentent leur propre organisation. Autrement dit ce sont les discours tenus sur la différenciation sociale qu'il faut appréhender. Sur cette voie où peu de spécialistes en définitive ont réellement défriché il convient de saluer l'oeuvre stimulante d'OLIVIER DE SARDAN concernant les Songhay-Zarma. Écoutons-le exposer sa méthode :

"Le va et vient entre émique et étique (émique : niveau des représentations collectives "indigènes"; étique : niveau des analyses "extérieures" (de l'anglais émic et étic)⁽¹⁾ qui se traduit... par l'utilisation de nombreux extraits du discours des "informateurs", discours qui est à la fois support et contrepoint de ma propre analyse, tient ici une place centrale. Le recueil et la restitution de l'émique, des représentations que les différents agents sociaux se font de leur propre société, de leur propre culture, de leur propre histoire me semblent être le préalable du travail anthropologique tel que je le conçois, et il faut que le lecteur ou le spécialiste puissent y avoir un accès direct, même partiel. Car en effet la parole des intéressés n'a souvent aucune existence propre dans la littérature ethnologique, elle est dissoute, malaxée, transformée à travers le réseau d'interprétations que propose le chercheur : qui

(1) Même si on est en droit de s'interroger sur l'origine de ces deux vocables (émique et étique), il n'empêche qu'ils établissent sous la plume de J.P. OLIVIER DE SARDAN une distinction tout à fait pertinente par rapport à notre problématique.

peut alors faire la part des dires de l'informateur et celle des explications de l'anthropologue? Inversement, les récits de vie et autres auto-biographies recueillies sur le terrain souffrent, malgré leur incontestable intérêt, de l'absence fréquente de travail critique...

Le livre ethnologique exige donc un double décodage : décodage des analyses de l'auteur, qui sont fonction de sa perspective, de sa problématique et de sa position dans le champ intellectuel, décodage des propos des informateurs, qui renvoient aussi bien à la situation de l'enquête qu'au statut du locuteur ou à sa stratégie personnelle. On conçoit dès lors que si l'un des discours (l'émique) n'est pas même restitué en lui-même, ne serait-ce que par bribes et fragments, et disparaît, entièrement filtré et absorbé par l'autre discours (l'éti- que), le décalage avec la réalité devienne maximum et rende aléatoire tout débat critique, qui ne peut plus être que débat d'idées, où les "indigènes" ne sont que prétextes muets"¹.

Les "agents du développement" eux aussi ont tendance à minimiser ces fameux "discours". Le constat de nombreux échecs, les difficultés croissantes à contrer les problèmes cruciaux tels que ceux de la faim, de la maladie, etc... devraient pourtant inciter à plus de modestie par rapport à nos propres savoirs tout en accordant plus d'attention aux divers modes d'expression des sociétés concernées.

Mais à supposer que nous fassions nôtre cette volonté de capter le message oral, le problème est de situer correctement les niveaux de cohérence adéquats. Serait-ce la société globale (l'ethnie) considérée ou bien d'autres instances? Déjà, le simple relevé du vocabulaire nous pousse à faire l'hypothèse que les points de vue peuvent différer, voire s'opposer entre notables et "roturiers", chefs et sujets, paysans aisés ou paysans pauvres, entre aînés et cadets, hommes et femmes, etc... Il convient donc d'éviter le piège de la fausse unité des discours paysans et de raisonner à priori comme si tous les messages au sein d'une même société coïncidaient

1) OLIVIER DE SARDAN. Les sociétés Songhay-Zarma (Niger-Mali). Chefs, guerriers, esclaves, paysans... Paris. Karthala. 1984. pp. 1-2.

On peut aussi se reporter à un autre ouvrage du même auteur : concepts et conceptions Songhay-Zarma. Histoire. Culture. Société. Paris. Nubia. 1982. 448p.

absolument. Appréhender les divers langages, c'est donc amorcer le décryptage des rapports sociaux en présence.

Quelques exemples glanés au cours des divers entretiens sur le terrain suffiront, je crois, à montrer la validité de l'approche différentielle des discours en milieu rural :

- Un notable appauvri : "Les pauvres deviennent riches, les esclaves sont devenus des nobles grâce aux biens possédés ; la confiance est supprimée. Les fils ne respectent plus les pères, les neveux ne respectent plus les oncles, le mensonge devient la réalité. Les femmes ne respectent plus leurs maris. La production de riz diminue".

- Un chef : "C'est nous les notables qui représentons nos gens. Il est donc inutile d'aller voir en dehors de nous".

- Un autre chef : "Les chefs travaillent avec les représentants du gouvernement pour l'intérêt des gens. Aussi il n'y a pas de problème à ce que les mêmes aient des responsabilités à la fois dans le Parti, l'Administration et la Coopérative".

- Un simple coopérateur : "Nos responsables cherchent le maximum de titres et après ils ne font plus rien pour nous".

- Un chef : "Il est inutile de prêter à des pauvres ils ne pourront pas rembourser à la coopérative et ce sera à moi de rembourser à leur place".

- Un pauvre : "Il faut des responsables qui ont vraiment le souci des pauvres et non celui de leur poche".

- Une femme : "Nous les femmes, nous voulons gérer entre nous, sinon les hommes vont "croquer" notre bien".

- Un pêcheur aisé : "Le montant des prêts doit suivre les capacités de production des membres".

- Un agriculteur aisé : "Il faut nous aider à avoir des vaches et des moto-pompes".

- Un agriculteur pauvre : "Ce qui manque en premier, ce sont les semences".

- Un éleveur aisé : "Pour reconstituer le troupeau familial, il faut au minimum 5 génisses, 10 ovins-caprins, un âne, un chameau, une chamelle" (soit 342.500 Francs maliens en 1975). Un éleveur pauvre à la même époque : "avec seulement 10 ovins-caprins, on peut reconstituer" (soit 50.000 FM).

Pénétrer les discours est par conséquent une vaste entreprise. Il ne suffit pas pour cela d'enregistrer de simples citations, voire des proverbes ou des remarques scintillantes et de les traduire au mieux. Le véritable travail consiste à les analyser : qui parle? à qui? en présence de qui? pour quoi dire? etc... Il faut se rappeler aussi qu'un même individu peut n'avoir pas le même langage selon qu'il est interviewé seul ou au sein de sa collectivité, ce qui ne préjuge aucunement de la supériorité a priori d'une des deux manières de procéder. "L'habitus linguistique, écrit BOURDIEU, ... est le produit des conditions sociales... il n'est pas simple production de discours mais production de discours ajusté à une "situation"... Concrètement, c'est une certaine situation sociale, plus ou moins officielle et ritualisée, un certain ensemble d'interlocuteurs, situés plus ou moins haut dans la hiérarchie sociale, autant de propriétés qui sont perçues et appréciées de manière infra-consciente et qui orientent inconsciemment la production linguistique"¹.

B) INTERETS ET LIMITES

L'étude des mécanismes de l'énonciation de la différenciation sociale reste à mon avis une tâche incontournable mais il s'agit d'une tâche qui détient elle-même ses propres limites. C'est cette ambivalence qu'il nous faut cerner à présent à l'occasion d'une analyse de l'approche ethnologique et des pièges du langage.

1) L'approche ethnologique

Un document AMIRA² a déjà fait le point sur la notion d'ethnie. Il a rappelé opportunément l'absence d'homogénéité biologique qu'elle semble recouvrir, la tendance de certains ethnologues à appréhender la société comme un ensemble coupé de l'extérieur, ainsi que les réticences des Etats modernes qui aiment souvent conjuguer l'élimination de la référence ethnique avec une reconnaissance des particularités culturelles et linguistiques en vue d'une intégration plus efficace à l'unité nationale. Il a montré aussi "l'intérêt scien-

1) BOURDIEU P. Questions de sociologie. Paris. Ed. de minuit. 1984. pp. 121-124.

2) COUTY PH., PONTIE G., ROBINEAU CL. Communautés rurales, groupes ethniques et dynamismes sociaux. Un thème de recherches de l'ORSTOM (Afrique : 1964-1972). AMIRA. 1981. pp. 13-26.

tifique des monographies ethniques" qui reprennent de fait un découpage opéré par les populations elles-mêmes et qui n'interdisent aucunement des perspectives dynamiques et globales du changement.

"Au bout du compte, on pressent qu'il y a un compromis, un équilibre à trouver entre la prise en compte de l'appartenance ethnique et la référence à des situations ou à des facteurs qui dépassent de beaucoup ce cadre. Ne s'intéresser qu'aux déterminants globaux condamnerait le chercheur à demeurer dans l'abstraction, mais inversement, privilégier les particularités à travers lesquelles on est bien obligé d'observer l'action de ces déterminants globaux serait faire preuve de myopie" (p.19).

Incontestablement, les travaux anthropologiques sont en mesure d'apporter beaucoup aux praticiens. Ne serait-ce que dans le repérage du vocabulaire de base, ils font gagner beaucoup de temps. Cependant les problématiques qui les sous-tendent sont souvent très éloignées de celles vécues dans les projets. Elles semblent bien souvent répondre davantage à des préoccupations d'ordre universitaire qu'aux problèmes qui surgissent sur le terrain. Et un gros effort est sans doute nécessaire si on veut dépasser ce regrettable dialogue de sourds entre, d'une part, le chercheur en sciences sociales soupçonné de privilégier le fonctionnement du passé et les phénomènes de permanence et, d'autre part, le praticien suspecté de jouer à l'apprenti sorcier en précipitant les mutations technologiques. L'un et l'autre ne gagneraient-ils pas à se compléter en accordant plus d'importance aux questions à la fois théoriques et pratiques du devenir en cours et aux points de vue exprimés par les sociétés concernées? Le véritable enjeu ne se situerait-il pas dans cette direction?

Il reste également le problème des rapports interethniques rarement traités par l'anthropologie alors que le praticien travaille bien souvent en milieu pluriethnique et se sent assez désarmé pour penser correctement ce type de rapports sociaux.

Dans ce contexte, se pose en particulier la question de savoir s'il est légitime d'adopter les mêmes outils conceptuels pour des sociétés différentes. Dans quelle mesure ceux qui paraissent adaptés à l'une sont-ils adéquats pour une autre? Le problème se pose tout particulièrement en matière de caractérisation sociale. Dans le cas des sociétés sahéliennes, il est clair que les similitudes sont nombreuses tant la nature hiérarchisée y est prononcée mais ce serait une erreur que de vouloir à tout prix dresser des schémas détaillés identiques et forcer absolument les faits à entrer au sein de grilles préétablies.

Ainsi, partout, on peut retrouver, à la suite de DAVIDSON, ces divisions verticales (fondées sur la parenté) qui se combinent aux divisions horizontales (basées sur l'extorsion). D'autres, DIOP en particulier (op. cit pp. 7-8), préfèrent parler de stratifications primaires (reposant sur des facteurs biologiques tels que le sexe et l'âge) et de stratifications secondaires (se rapportant aux castes, ordres et classes). Pour sa part, OLIVIER DE SARDAN privilégie la notion de contradiction dans son étude de la Société Songhay-Zarma laquelle pourrait tout aussi bien s'appliquer aux sociétés Touarègues, Maures, Peules, etc... Il distingue ainsi :

- Les nobles et les captifs
- Les maîtres et les esclaves
- Les chefs et les sujets
- Les guerriers et les paysans
- Les patriarches et les dépendants
- Les hommes et les femmes
- Les aînés et les cadets

On pourrait y ajouter aussi :

- Les aristocrates et les tributaires
- Les guerriers et les religieux
- Les artisans et les non-artisans, etc...

Le praticien en milieu pluriethnique ne peut se satisfaire d'approches ethnocentriques dotées, qui plus est, d'appareillages conceptuels différents. Il a besoin de penser à la fois les constantes et les variations.

A propos des constantes, on peut même être conduit à émettre l'hypothèse suivante : tout se passe comme si ces mécanismes de la hiérarchisation sociale n'étaient pas seulement dûs à la mise en oeuvre de stratégies purement internes à chaque société mais à la nécessité pour chacune d'entre elles de se doter de structures quasi identiques à celles de ses voisines la rendant ainsi capable de rivaliser et de maintenir la compétition avec ses semblables. De ce point de vue, les relations externes paraissent jouer un rôle décisif dans la structuration sociale. Mais ce même impératif de compétition suppose par ailleurs que des spécificités soient préservées afin de garantir l'identité de chaque société par rapport aux autres. Ceci nous montre qu'un équilibre est à trouver dans l'attention apportée aux différences en même temps qu'aux similitudes interethniques.

2) Les pièges du langage

Validité et limites de l'ethnologie : On peut porter également le même jugement sur le phénomène linguistique de l'énonciation de la différenciation sociale par les intéressés eux-mêmes.

La langue, en effet, révèle mais aussi trahit, elle exprime et oblitère, désigne et biaise à la fois. C'est cette ambiguïté du langage qui concerne autant les langues officielles que les langues maternelles qu'il nous faut appréhender.

Beaucoup d'ethnologues ont déjà remarqué l'absence de mots clés pour désigner des réalités pourtant centrales en matière de caractérisation sociale, à commencer bien souvent par celle de "catégorie sociale" elle-même. On note également que les anciens concepts toujours utilisés tendent à accréditer l'idée d'une certaine éternisation des anciens rapports sociaux alors que les réalités signifiées se sont considérablement modifiées. Le vocabulaire disponible peut ainsi contribuer à rigidifier, à pétrifier la vision des relations entre les hommes. Il est susceptible entre autres de renforcer une conception exagérée de l'imperméabilité entre les couches sociales alors que par exemple, dans la société Touarègue, on constate le passage d'individus ou même de collectifs "d'une classe à l'autre"¹.

Un autre biais est exprimé par E. BERNUS à propos de la caractérisation de l'ensemble Touareg : pendant très longtemps celle-ci a été dominée par les couches supérieures et notamment par l'aristocratie guerrière. En conséquence, le point de vue des groupes subalternes a très nettement été sous-estimé : "La société touarègue a souvent été considérée comme un ensemble pyramidal, qui va d'un sommet aristocratique à une base servile, en passant par les échelons intermédiaires d'imghad et d'ineslemen, d'une situation idéale de la pureté de la "race", de la valeur et de la connaissance, à une dégradation progressive vers le bas, non seulement dans le domaine du langage, mais dans tous les autres secteurs de l'activité humaine, voire même de la morale"².

1) CLAUZEL J. op. cit. p.159

2) BERNUS E. Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur. ORSTOM. 1981. p.76.

Une autre assimilation, fautive également, entre captif et noir, entraîne aujourd'hui des jugements outranciers sur les sociétés hétéro-chromes, fondées historiquement sur la domination par des éléments d'origine blanche, et tend à faire croire que seules ces sociétés ont été autrefois esclavagistes.

Toutes ces sociétés traversant aujourd'hui une crise sans précédent, il serait bien étonnant que celle-ci ne se retrouve pas au niveau du langage lui-même. Ainsi quand des ruraux désignent l'année 1973 comme "l'année où tout est semblable" (les riches et les pauvres, les chefs et les sujets, etc...) l'effet recherché d'anéantissement de toute différenciation tend évidemment à éclipser à la fois les phénomènes de remodelage social, d'effets différenciés du cataclysme et des capacités variables de reprise économique. Dans ces cas limites, l'expression orale en arrive à insinuer l'idée que la langue elle-même ne parvient plus à traduire la crise.

D'autres phénomènes linguistiques sont bien connus et sont liés non seulement aux méthodes d'enquête et à la relation enquêteurs-enquêtés mais aussi à des situations de bilinguisme. P. BOURDIEU¹ a sans aucun doute raison d'évoquer ces "rapports de force linguistiques" là où les "relations entre deux personnes sont toujours dominées par la relation objective entre les langues correspondantes, c'est-à-dire entre les groupes parlant ces langues" (p. 127). C'est pourquoi, toujours selon le même auteur, "on ne peut pas rêver d'une situation d'enquête "pure" de tout effet de domination" (p. 128).

Les rapports entre les langues (entre une langue maternelle et la langue officielle, entre langues de sociétés voisines, entre parlars d'une même langue, etc...), avec ou sans traducteurs, ne sont jamais neutres et caractérisent autant de rapports sociaux. La littérature du développement largement tributaire de traducteurs (pris fréquemment au hasard) a l'air peu consciente de tels phénomènes et préfère tout simplement les taire.

1) BOURDIEU P. Questions de sociologie. Paris. Ed. de minuit. 1984.
280 p.

Toutes ces remarques sur l'intérêt et en même temps les limites de l'ethnologie et de la linguistique dans le domaine de l'énonciation sociologique incitent donc à rechercher d'autres éclairages complémentaires. "Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, écrivait Marx, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi"¹. On ne peut également se satisfaire de l'image que se donne une société sur sa propre différenciation interne. Celle-ci est indispensable, elle constitue même un préalable mais il reste à la confronter avec d'autres perspectives. Pour ma part, je pense nécessaire de recourir aussi à l'analyse historique des transformations sociales ainsi qu'à celle des réactions "à chaud" observables notamment dans le cadre des interventions dites de développement. L'une et l'autre devraient nous être utiles dans la construction de la classification visée.

1) CERM. Sur les sociétés précapitalistes. Textes choisis de Marx, Engels, Lénine. Paris. Ed. Sociales p. 231.